

~ EMILE OU DE L'ÉDUCATION ~
Livre III, IV et la profession de foi du vicaire savoyard
JEAN-JACQUES ROUSSEAU

INTRODUCTION :

Nous allons dans cette étude nous intéresser aux livres III et IV de l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau Emile ou de l'éducation rédigé en 1762. Ce texte se veut être un traité relatif à l'éducation des hommes. Selon lui, celle-ci doit se réaliser par le biais d'un apprentissage empirique plutôt qu'uniquement théorique et analytique. Rousseau soutient également que la religion devrait être naturelle et non dogmatique. Pour vous expliquer de façon plus détaillée les thèses qu'avance l'auteur dans son œuvre nous vous présenterons dans un premier temps le livre III et ses grands axes de pensée, puis ceux du livre IV et enfin dans un troisième partie à l'analyse de la profession de foi du vicaire savoyard.

PARTIE 1 : LE LIVRE III :

L'éducation de l'enfant est un domaine d'intérêt central depuis des siècles, suscitant des débats et des approches variées de la part des philosophes et des éducateurs. Parmi ces voix éminentes, celle de Jean-Jacques Rousseau se distingue par son ouvrage "Émile, ou De l'éducation", où il propose une vision radicalement nouvelle de l'éducation, axée sur le respect de la nature et du développement naturel de l'enfant. Dans cet exposé, nous allons plonger dans l'approche éducative de Rousseau, en nous appuyant sur le livre III afin de dégager les grands axes de sa pensée.

1. L'observation et l'expérience comme fondements de l'apprentissage :

Rousseau insiste sur l'importance de l'apprentissage par l'observation et l'expérience sensorielle pour l'enfant. Il soutient que jusqu'à l'adolescence, l'enfant devrait principalement apprendre en interagissant avec son environnement et en utilisant ses sens pour explorer le monde qui l'entoure. Cette approche favorise le développement naturel de l'enfant en lui permettant de découvrir le monde à son propre rythme, tout en cultivant son esprit critique et son jugement.

2. Une progression graduelle dans l'apprentissage :

Rousseau préconise une progression graduelle dans l'apprentissage, adaptée au rythme de développement de l'enfant. Plutôt que d'imposer des connaissances abstraites ou avancées, il encourage à guider l'enfant à travers des expériences concrètes et des observations du monde qui l'entoure. Cette approche vise à développer la capacité de l'enfant à raisonner par lui-même, en tirant des conclusions à partir de ses propres expériences.

3. Le développement de la raison et de la vertu :

Un aspect central de l'éducation selon Rousseau est le développement de la raison et de la vertu chez l'enfant. Il met en avant l'idée que l'éducation doit viser à former un esprit indépendant, critique et vertueux. À travers des expériences et des interactions avec son environnement, l'enfant apprend à faire preuve de tempérance, de patience, de courage et de résilience, des qualités essentielles pour naviguer à travers les défis de la vie.

4. L'éducation sociale et morale :

Rousseau souligne également l'importance de l'éducation sociale et morale. Il insiste sur le fait que l'enfant doit comprendre les relations sociales et les devoirs moraux qui en découlent, tout en préservant son indépendance et son intégrité. Pour Rousseau, l'éducation ne se limite pas à l'acquisition de connaissances, mais vise également à cultiver la sagesse et la vertu nécessaires pour vivre de manière authentique et épanouissante au sein de la société.

En conclusion, l'approche éducative de Rousseau, telle qu'illustrée dans ces extraits, met l'accent sur le respect du développement naturel de l'enfant, l'apprentissage par l'observation et l'expérience, le développement de la raison et de la vertu, ainsi que la compréhension des relations sociales et des devoirs moraux. Son ouvrage "Émile, ou De l'éducation" demeure une référence majeure dans le domaine de l'éducation, offrant des perspectives profondes et novatrices sur la manière de cultiver le potentiel humain dès le plus jeune âge.

PARTIE 2 : LIVRE IV :

Le livre IV de Jean-Jacques Rousseau constitue le moment de rupture entre le monde de l'enfance et le monde adulte, qu'il tente d'expliquer. Il pose dans un premier temps la thèse d'une double naissance : la naissance physique (existence) à proprement dit (lorsque l'on sort du ventre de notre mère) et la deuxième celle de la naissance sexuelle (vivre). C'est la deuxième naissance qui intéresse notre auteur, celle que l'on pourrait qualifier d'éveil sexuel, et que Rousseau tente de comprendre : pourquoi naît-elle, d'où vient-elle, comment s'opère-t-elle, est-ce une bonne chose ? Pour tenter de répondre à ses multitude de questions, je vous exposerai de façon condensée, les théories et les réponses de Rousseau sur le sujet, ainsi que sa manière d'entrevoir l'éducation dans ce moment clé : celui de l'adolescence.

Cette 4ème partie de l'*Émile* traite donc plus particulièrement de la puberté et les débuts de socialisation de l'enfant, notamment du fait de l'apparition de ce que l'on nomme la "sensibilité active", comprenant les émotions d'amour comme de haine. Cette sensibilité, à l'inverse des états étudiés dans les livres précédents, est active car ne se veut plus une simple réaction naturelle à un stimuli extérieur.

I- Base théorique de l'amour de soi et l'amour propre, au fondement des relations sociales naissantes :

Amour de soi : C'est un sentiment naturel, porté par un désir de conservation.

Il se traduit chronologiquement par le fait :

- s'aimer soi-même
- aimer ceux qui nous aiment : pcq l'enfant que x est là pour son bien, et qu'il l'aide à se conserver → il prend l'exemple de Romulus et sa louve.
- établir des préférences entre les gens qui nous aiment, et avoir des redevances envers eux : en fonction de leurs niveaux d'utilité pour l'enfant. → Amène le sentiments de jalousie, de tromperie, mais toujours dans l'optique de garder auprès de soit les personnes qui nous conservent (sentiment de dépendance)

Si ce sentiment de dépendance peut-être parfois mal perçu, dans le fond, lorsque l'enfant est satisfait par ses vrais besoins *naturels* alors il sent entièrement comblé par ses proches.

Il s'agit d'un sentiment naturel et bon, vertueux, qui pousse l'Homme à sa propre conservation, et est source, entre autre, de la pitié

Amour propre : Sentiment qui n'est pas naturel qui arrive nécessairement lorsque nous faisons partie de la société. On pourrait dire que l'enfant le devine lorsque lui-même commence à sortir de chez lui pour découvrir d'autres gens, autres que ceux qui les aiment, comme ses parents, les nourrices, leurs frères et sœurs etc.

Il se traduit chronologiquement par le fait :

- l'enfant se préfère lui aux autres
- mais il faut que les autres LE préfèrent à d'autres
- et que tous ses autres LE préfèrent à eux même

⇒ Sauf que c'est impossible, puisque tous les individus s'aiment eux-même avant d'aimer les autres (principe de l'amour de soi aux fondements).

= Constante insatisfaction qui fait naître des sentiments brutaux ("*passions haineuses et irascibles*") + bcp plus de besoins et d'attention porté sur l'opinion d'autrui

Conséquences une fois que l'enfant souhaite établir une relation avec autrui (ici une femme) :

- pour être aimé = faut se rendre aimable ⇒ Amour de soi
- pour être préféré = il faut se rendre PLUS aimable que les autres = Amour propre

L'amour-propre naît de la comparaison aux autres et du paraître ; on ne cherche alors plus qu'à plaire aux autres et à leur regard, par un certain orgueil.

II- Comment et quand cette curiosité sexuelle naît-elle ?

Cette curiosité ne serait pas naturellement fondée : aucun âge n'est défini quand ce sentiment apparaît. Néanmoins, elle est influencée par les conditions et l'environnement général de l'enfant.

Rousseau s'appuie sur une thèse avancée par le philosophe des lumières et naturaliste Buffon dans son oeuvre "Nature humaine livre IV" : les enfants vivant dans les campagnes et les enfants vivant dans les villes n'ont pas le même rapport et temporalité à la puberté : celui lui, les campagnards seraient plus longtemps innocents et ce n'est qu'après le mariage que cette éveil commencerait (-précoce). Leur couple serait plus sain puisque ils évoluent ensemble depuis jeune, et n'ont pas de rapport de comparaison (amour propre) entre eux, ni de eux à l'extérieur (ex : "alala, mais pourquoi je me suis marié avec lui, Monsieur X est vachement plus sympathique que mon mari" → Madame Bovary be like).

Mais je pose la question : Cette innocence des enfants et la pureté plus tard de leurs unions n'est-elle pas influencée plutôt par un simple rapport démographique ? A la campagne, le fait de vivre depuis son enfance avec les mêmes personnes, tissent effectivement un rapport plus fort entre eux, et ainsi un amour/ passion plus *doux*. Mais leur amour n'est-t-il pas préservé justement de l'amour propre par le simple fait qu'il n'y ai pas autant d'individus qui se présentent à eux ? A la ville, la nécessité d'établir

des comparaisons paraît plus logique dans la mesure où il y a plus de courtisans, alors qu'à la campagne, la comparaison n'est pas possible, dans la mesure où il n'y a personne à comparer.

Rousseau établit donc une façon d'entrevoir l'éducation au moment où cette curiosité naît chez l'enfant :

- il faut faire que cette curiosité n'existe pas (on pense par exemple à éloigné de nos jours toutes images y faisant référence : poranographie, ou tous sujets par exemple entre les parents ayant un rapport)
- Si cette curiosité est quand même là malgré le maître, il faut répondre aux enfants sans mentir → Important : si l'enfant apprend que le maître lui a menti sur cela, il pourrait remettre en cause l'entièreté du contenu de son éducation.
- répondre simplement (sans taboue) pour ne pas éveiller une curiosité supérieure → la pudeur n'est pas un sentiment naturel : elle est le produit de la connaissance du bien et du mal (connaissance propre à "l'adulte")

III- Pourquoi ne pas vivre seul ?

"C'est la faiblesse de l'homme qui le rend sociable, ce sont nos misères communes qui portent nos cœurs à l'humanité."

⇒ Sentiment **d'amitié** qui vient en premier (si l'enfant est éduqué correctement) : l'enfant se reconnaît (dans le sens de l'ESPECE et non comme SEXE) comme semblable. Capable de devenir sensible aux douleurs des autres, pardonner ses fautes, et pardonner celles des autres.

L'imagination permet de se mettre dans la peau d'autrui : le maître doit alors montrer à l'enfant que tous les hommes sont similaires et co-dépendants : ils sont tous soumis aux mêmes malheurs : les hommes ne sont pas nés naturellement prince, riches mais pauvres et nus. C'est cela, selon Rousseau, la véritable humanité et donc ce que l'on doit montrer en premier au jeunes gens capable d'imagination et de sentiment de pitié.

"Nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime et commence à le transporter hors de lui."

MAXIME 1 : Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

- Quand on voit quelqu'un d'heureux, notre amour propre est blessé, dans la mesure où cet homme n'a pas besoin de nous pour être heureux.
- Plus facile de s'imaginer à la place de quelqu'un de malheureux : plaisir de voir que nous sommes plus heureux que celui-ci.
- Rousseau développe ici la notion de pitié, qu'il n'imagine d'ailleurs pas exclusive aux Hommes mais aussi aux animaux : en tant que sentiment naturel de compassion envers autrui qui souffre

MAXIME 2 : *On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.*

- faire comprendre à l'enfant qu'il est comme tout le monde : misérable : nous allons tous mourir
- lui montrer la misère du monde (concrètement) et lui dire que à n'importe quel moment il pourrait être comme ses gens : de façon habituelle
- lui faire comprendre que la fortune, le pv etc peuvent lui échapper des mains et ce n'est pas ça qui le retiendras de tomber dans cette misère
- qu'il en ai peur pour le motiver à la fois à ne pas tomber dedans (se laissant emporter par des passions) mais également pour que son imagination puisse s'imaginer comme telle
- que notre mépris se base sur l'impression que l'on peut avoir de ne pas être concerné ou atteint par ce que l'on reproche à l'autre (ex : santé, argent, pouvoir ; le riche méprise le pauvre car il ne craint pas lui-même pour son argent...)
- nécessité en conséquence de développer la pitié naturelle de l'enfant, et de ne pas lui faire considérer sa situation, qu'elle lui soit bonne ou mauvaise* (interprétation personnelle), comme acquise, figée.

MAXIME 3 : *La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent.*

- aimer tous les hommes : il faut qu'il ne se place dans aucune classe sociale
- qu'il se retrouve dans toutes les classes sociales

C'est une maxime intéressante parce que Rousseau explique sa façon de concevoir la société d'ordre dans laquelle il vit. Il montre malgré les anciens discours de philosophe et théoricien : que tous les hommes souffrent, n'importe qu'elle soit leurs classes ; mais celle qui souffrent le plus : c'est le tiers-état. Parce que ce sont les seuls qui ne peuvent pas d'eux même changer leurs propres conditions lorsqu'ils sont malheureux, contrairement aux clergés ou la noblesse.

La pitié est basée sur un sentiment d'empathie, soit la faculté à s'identifier à l'autre, de se mettre à sa place, mais que finalement, celle-ci relève presque d'une "déduction empathique". On ne souffre que par l'intermédiaire de notre imagination de ce que ressent l'autre. C'est pourquoi notre souffrance est "communément" plus forte à l'égard de nos semblables qu'à des animaux par exemple, car ceux-ci sont doués d'une conscience immédiate, et ne peuvent donc souffrir en conséquence, si ce n'est immédiatement, d'un traitement causant la souffrance.

Rousseau prend également l'exemple suivant, en lien avec sa seconde maxime : "Par extension l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes ; et les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir."

Différences entre deux éducations :

1) Enfant Roi : figure de l'amour-propre :

- donne tout, quand il veut, aimer de tous jusqu'au jour où il sort de sa zone de confort : perdu et ne comprend pas pourquoi le monde ne lui obéit pas ! = **frustration** (sentiment qu'il découvre)

- soumis a des multitudes d'amusements et de désirs → provoque **ennui** (cf : *enfant roi de Alain*)

2) **Enfant selon Rousseau : figure de l'amour de soi :**

- lui a montré dès son enfance le malheur des hommes → *Attention* : Rousseau précise qu'il ne fait pas trop montrer des scènes affligeantes aux enfants : sinon il les banalise.
- s'estime plus heureux de ce qu'il ai puisque nous souffre pas autant que d'autre = amour de soi
- connaissant visuellement la douleurs et l'ayant vécus par le passé : peut craindre pour lui et pour l'autre un autre moment de tristesse ou de malheur
→ *Attention* : il ne faut pas que l'enfant soit lui-même déjà malheureux (dans le présent) sinon, il ne serait concentré que sur sa propre douleur et ne serait pas en mesure de comprendre celle des autres.
- uniformité des activités et de ses sources de désirs ⇒ paraît ennuyeux mais c'est l'ennui du premier élève qui est plus récurrent et plus fort

“J'ai promis à mon élève de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être.”

⇒ **But** : montrer la différence à l'enfant entre l'état de nature (ou les hommes sont naturellement égaux) et l'état civil, ou certains hommes instaurent une inégalité qui se présente pour autant comme naturelle. Il ne faut donc pas que l'enfant tombe dans le piège. Pour cela il est important que l'enfant puisse être accompagné dans l'étude de l'homme au naturel, sans masque. Mais cet un acte difficile voir impossible, pcq l'enfant ne peut être neutre dans le jugement des hommes avec qui il vit, il ne peut prendre de reculs sur le monde qu'il ne voit que par ses propre yeux. Ainsi, pour pallier cette difficulté dans son étude, Rousseau propose à l'élève d'user de l'histoire, pour qu'il puisse comprendre la nature de l'homme.

Usages de l'histoire comme moyen d'apprentissage et ses limites :

POSITIF :

- permet l'éloignement physique nécessaire pour voir dans l'entièreté les actions des hommes et leurs comportements.
- l'enfant est capable *en comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent [les acteurs faisant parti de l'histoire - source primaire], on voit à la fois ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent paraître ; plus ils se déguisent, mieux on les connaît*

NÉGATIF :

- Le lecteur (ici l'enfant) ne lit qu'à travers le regard déjà normé de l'historien qui conte les faits (critique sévère d'Hérodote, Plutarque, mise en valeurs de Thucydide). N'est plus capable de réfléchir et de juger des situations par lui-même parce que habitué à ce que l'historien lui prémâche le travail.
- l'histoire ne montre que les moments rares, les moments paisibles dans lesquels les hommes vivaient simplement au quotidien ne sont pas racontés, pcq c'est intéressant au moment où les historiens écrivent. → dcp pas de critique sur l'homme de façon générale mais sur leurs façon d'être dans un temps court et particulièrement tendancieux.
- les historiens ne montre que les hommes qui sont sur le devant de la scène, qui sont visibles → il ne montre que les hommes qui se représente et se mettent en scène sous des masques

- les historiens racontent l'histoire de façon générale et peignent le portrait des personnages historiques toujours recontextualisés dans une période précise, montrant rarement leurs petites actions, les dires, ou leurs gestes du quotidien : mais selon Rousseau, c'est dans les petits gestes que l'on reconnaît vraiment une personne : les traits ne sont pas grossis par un maquillage apparent, mais sont fins. Ainsi lorsque nous les voyons, ils sont purs ; nous diront : naturels.

⇒ Il faut donc que l'élève "*étudie L'homme pour juger LES hommes*" → en comprenant l'individualité de chaque homme, il tend à créer des probabilités d'actions lorsque ceux-ci sont en groupe et l'enfant modélise une sorte de moyenne d'action type des hommes dans la vie courante.

Méprise la nature, méprise l'opinion et connais l'homme

Place de la religion au sien de l'éducation :

- On considère qu'un enfant ne peut pas croire : il répète simplement ce que le maître de catéchisme leur enseigne.
- Ils ne sont pas punissables au même titre que les personnes souffrantes de démences, dans les deux cas le fait qu'ils soient ignorants ne les rend pas coupables de leur non-croyance. Tant que l'enfant est baptisé, il a accès au paradis. On considère que seules les personnes ayant fait le choix de ne pas croire en Dieu méritent de ne pas aller au paradis. Ici l'enfant n'est pas capable de choisir.
- Pour Rousseau, une bonne éducation doit inclure une forme de croyance : le maître ne doit pas être un professeur de catéchisme, mais il doit donner la possibilité en insufflant une force d'esprit et de raison à l'enfant, afin que celui-ci puisse plus tard choisir quelle religion il souhaite adhérer !

Le bon professeur selon Rousseau :

- doit donner des devoirs à son élève mais il doit également les réaliser en même temps que lui : le prof et l'élève sont égaux : pcq ils sont tous deux hommes (c'est ce que Rousseau s'efforce à faire comprendre à Émile, donc il doit également l'appliquer dans les rapports qu'il a avec lui). ⇒ Se considérer comme des semblables de nature
- aimer son élève et l'élève l'aimera en retour : sentiment de confiance légitimant de facto les choses que lui instruira le professeur. ⇒ l'élève doit comprendre que le prof est là pour son bien à lui (pour cela que le sophisme ça n'est pas bien selon Rousseau).
- le prof a une autorité pas "supérieure" mais de par sa "raison" plus forte et construite que l'élève (logique)
- prévenir des dangers qui pourrait toucher l'élève mais ne jamais lui reprocher lorsqu'il les subit par sa faute : ne pas dire *je vous l'avez bien dit*
⇒ Pcq :
 - réduit l'amour propre de l'élève
 - déconstruit tout le travail qui consistait à faire comprendre que tout le monde est semblable dans la misère (on partage les douleurs pour que plus tard l'enfant reproduit ce geste d'écoute avec d'autre de façon naturel)

- consoler l'élève en lui faisant croire que vous ne lui en voulez pas de ne pas avoir écouté vos conseils → lui dire le rendras plus haineux et casseras la relation de confiance avec lui. Il est déjà assez peiné pour que le prof lui ajoute un sentiment de culpabilité en plus. S' il a suivi toutes l'éducation du prof, il devrait de lui même se sentir coupable et honteux devant le prof et admiratif de celui-ci dans sa capacité à le pardonner. → insuffler une tolérance chez l'enfant qu'il reproduit en guise de remerciement de la pitié que l'on lui a accordé à lui-même.
- rendre à ses yeux la discipline plaisante
- il ne faut pas que le prof dise trop : il devrait se contenter de raconter l'histoire de la fable sans en révéler la morale : l'élève sera plus attentif à ce que le prof lui dit et trouvera de l'intérêt dans votre propos. Il fait que celui-ci cherche seul une morale, le prof doit juste le guider vers elle lui faisant croire que celui-ci est tout fait libre. Il se sentira d'autant plus gratifié de savoir que c'est de lui même qu'il su tirer une morale, plutôt que de répéter bêtement les paroles de son maître (renflouement de l'amour propre).
- ne pas lui faire apprendre par cœur des choses, mais privilégier l'expérience et l'action plutôt que les beaux discours. (*cf : Gargantua*) → met l'élève dans une position active et le prépare à rentrer dans le monde réel (du travail). Rousseau critique le fait que certains enfants passent les trois quart de la vie à se former à cette même vie, sans pour autant jamais la leur montrer concrètement. Ils se retrouvent perdus lorsqu'ils sont lâchés dans ce monde, et pour Rousseau, il s'agit d'une chose tout à fait logique !

PARTIE 3 : LA PROFESSION DE FOI DU VICAIRE SAVOYARD :

Toute cette partie du livre IV de l'Emile, dite de "la profession de foi du vicaire savoyard" (j'utiliserai l'abréviation PFVS pour des raisons de simplicité), peut de prime abord sembler ne pas réellement avoir sa place dans le traité d'éducation et d'analyse de la nature humaine que tente de dresser Rousseau, si bien que ce passage est souvent extrait et édité à part de l'oeuvre principale. Cela est dû au fait que la PFVS représente une certaine cassure dans l'Emile, Rousseau, suivant jusque-là une démarche très empiriste, méthodique, presque scientifique tandis qu'il nous présente avec la PFVS un petit traité de théologie, et plus généralement de métaphysique.

Quelle place peut donc bien occuper un tel texte dans un propos général sur l'éducation d'un Homme ?

Pour le comprendre, il nous faut avoir une vision un peu plus large de l'ensemble du propos de Rousseau.

D'après lui, la formation qu'il propose de l'Homme, étant celle conforme à sa nature, est formellement incompatible avec le rôle de citoyen des sociétés modernes. En effet, l'Homme, de part notamment l'amour de soi, se veut tourné vers l'humanité toute entière, ce qui est pour lui un des traits les plus vertueux. Cependant, Emile est condamné à vivre en société, d'embrasser ce rôle de citoyen qui lui, est entièrement tourné vers sa patrie, au détriment du reste des Hommes. On retrouve donc le même sous-texte concernant la critique de la perversion de la nature humaine que faisait Rousseau dans son premier discours (Discours sur les sciences et les arts).

Comment Emile peut conserver cette vertu qu'il a acquise s' il se doit de vivre dans une société non vertueuse, et pire encore, persécutant celui se voulant juste et humain ? Rousseau pense que Emile est destiné à perdre cette vertu, préférant ainsi son bonheur à celle-ci, car dans pareille société, la vertu rend malheureux. On voit donc ainsi la conséquence directe de la perversion sociale sur Emile.

Et c'est là que la PFVS prend tout son sens dans l'exposé fait par Rousseau. Il devient alors nécessaire de restaurer l'"espérance", afin que Emile persévère dans l'action juste et vertueuse, dans l'espoir d'être heureux, et ce malgré le cadre social d'apparence hostile à celles-ci. Ainsi, en traitant des questions telles que l'existence de Dieu, l'ordre du monde, ou de l'âme immatérielle, Rousseau, par l'intermédiaire de la PFVS, cherche à ramener l'espoir pour maintenir cette volonté de justice, car sans cet espoir, elle ne présenterait aucun intérêt, et Émile serait alors, mais de manière tout à fait logique, amené à se détourner de la vertu qu'il a développé, puisqu'elle ne présenterait aucun intérêt pour lui.

On pourrait même, en vertu d'une telle analyse, affirmer que Rousseau dresse une sorte de première esquisse de l'existentialisme, et de sa réponse au nihilisme catégorique.

Arrivé à l'âge de socialisation dans ce livre IV, se retrouve face en fait à un réel dilemme, une déchirure entre ce que lui dicte ses "devoirs naturels" (par l'amour de soi), et à la fois sa perversion en amour-propre, ne cherchant qu'à plaire au regard d'autrui, mais aussi par l'attaque incessante de "l'injustice des Hommes", dictée par ce cadre social prônant justement l'amour-propre.

L'Homme, pour continuer dans sa vertu naturelle sans qu'il abandonne celle-ci à la perversion sociale, à donc besoin d'une promesse, d'une idée supérieure, d'une âme immatérielle pouvant constater, après la mort du corps, l'ordre des choses et du monde, et d'ainsi si satisfaire d'avoir agis conformément à cette ordre naturel.

Toutefois, il ne s'agit pas, comme dans la pensée de Kant, d'obéir aveuglément à un commandement que l'on aurait décrété comme divin, supérieur, comme suivre la "loi morale universelle. Pour Rousseau, cette "vérité supérieure" est assortie de la jouissance la plus haute, car l'action morale se veut nécessairement liée au plaisir, à la satisfaction.

Ne faisons également pas de Rousseau un fanatique religieux. Il reste très critique des religions de son époque, comme tout philosophe des Lumières, et notamment des Révélations, ce qui a valu à l'Emile d'être vivement condamné par l'Eglise, et notamment Christophe de Beaumont, archevêque de Paris. Rousseau reste assez méfiant à l'égard de la conception de la religion révélée et du dogme catholique, et développe par opposition, une religion dite "naturelle" excluant toute révélation divine, et donc de ce fait la Bible, se rendant ainsi coupable, pour l'époque, du crime de blasphème.

« - Dieu a parlé ! Voilà certes un grand mot. Et à qui a-t-il parlé ?

- Il a parlé aux hommes.

- Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ?

- Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole.

- J'entends ! Ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerais mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en aurait pas coûté davantage, et j'aurais été à l'abri de la séduction.

- Il vous en garantit en manifestant la mission de ses envoyés.

- Comment cela ?

- Par des prodiges.

- Et où sont ces prodiges ?

- Dans les livres.

- Et qui a fait ces livres ?

- Des hommes.

- Et qui a vu ces prodiges ?
- Des hommes qui les attestent.
- Quoi ! toujours des témoignages humains ! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ! que d'hommes entre Dieu et moi »

“Il faut une promesse de bonheur à l'individu, sans quoi on ne peut exiger de lui de conserver un comportement conforme à l'ordre prescrit par Dieu et par la nature.”

Cet extrait présente à la fois l'intérêt de la PFVS dans un traité d'éducation comme l'Emile, mais résume aussi assez bien toute la réflexion ci-proposée.

Je crois possible un certain parallèle avec le concept de “saut de foi” développé par Søren Kierkegaard, dans l'acte de se consacrer entièrement à une croyance ou une idée, tout en sachant que celle-ci ne peut être prouvée, ce qui est pour lui, d'abord, le fondement même de la foi (au sens religieux), mais aussi ce qui la différencie de la croyance, la croyance ayant des arguments venant la soutenir, tout en n'étant pas absolue.

Finalement, par sa PFVS, Rousseau immisce la dimension morale de l'existence dans sa “théorie de l'Homme”, pour laquelle il veut un bonheur possible malgré l'injustice des Hommes.

OUVERTURE : Rousseau et Descartes:

“L'homme naît bon et c'est la société qui le corrompt” peut certainement être en rapport avec les extraits de “*Émile, ou De l'éducation*” de Rousseau. Dans le livre III, Rousseau met en avant l'idée que l'éducation doit respecter la nature innée de l'homme et favoriser son développement naturel, sans l'influencer par des conventions sociales artificielles. Il soutient que jusqu'à un certain âge, l'enfant devrait être préservé de l'influence de la société afin de préserver sa pureté naturelle.

Cette vision rejoint en partie l'idée que l'homme naît bon, sans désirs particuliers de méchanceté, mais que c'est la société et son influence qui peuvent corrompre son caractère. Rousseau insiste sur l'importance de permettre à l'enfant de développer ses propres jugements et perceptions du monde, sans être entravé par les normes sociales ou les préjugés de la société.

Descartes et Rousseau ont des perspectives différentes sur l'éducation et la formation de l'homme en tant que maître de lui-même. Descartes, dans son approche rationaliste, met l'accent sur l'importance de la raison et de la connaissance intellectuelle pour guider l'homme dans sa vie. Pour Descartes, l'éducation consiste principalement à développer l'esprit critique et la capacité de raisonner de manière logique. Il préconise une éducation formelle, basée sur l'étude des sciences et des mathématiques, pour former un esprit discipliné et méthodique.

Cependant, là où Descartes et Rousseau divergent, c'est dans leur conception de l'homme en tant que maître de lui-même.

Pour Descartes, l'homme est avant tout un être rationnel, capable de contrôler ses passions et ses instincts à travers l'exercice de sa raison. Il croit en une forme d'autonomie intellectuelle où l'homme peut se libérer des influences extérieures en se basant sur sa propre réflexion et son discernement. En revanche, Rousseau met davantage l'accent sur l'importance de l'expérience directe et de l'apprentissage par la pratique pour former l'homme en tant que maître de lui-même. Il insiste sur le développement des facultés naturelles de l'enfant, en accord avec sa propre nature, plutôt que sur

l'imposition de connaissances extérieures. Pour Rousseau, l'éducation doit favoriser l'autonomie de l'individu en lui permettant de découvrir et de suivre sa propre voie, en harmonie avec ses instincts et ses passions. Ainsi, tandis que Descartes met l'accent sur la raison et la connaissance intellectuelle pour atteindre l'autonomie, Rousseau souligne l'importance de l'expérience sensorielle et de l'apprentissage pratique pour permettre à l'homme de devenir le maître de lui-même. De plus, alors que Descartes voit l'homme comme un être rationnel capable de dominer ses instincts, Rousseau reconnaît la complexité de la nature humaine et cherche à équilibrer les facultés intellectuelles avec les besoins émotionnels et instinctifs de l'individu.

Le débat philosophique sur l'éducation entre Rousseau et Kant met en lumière deux approches fondamentalement différentes mais convergentes quant à la finalité de l'éducation : la liberté individuelle et l'autonomie morale.

Rousseau, défenseur de la liberté naturelle de l'enfant, s'oppose à l'idée de contrainte éducative, tandis que Kant soutient que la discipline est essentielle pour guider l'enfant vers l'autonomie morale. Cette opposition en apparence tranchée révèle en réalité des convergences profondes dans leurs aspirations éducatives.

Analyse :

Rousseau considère que l'enfant est naturellement bon et que son éducation ne devrait pas entraver cette bonté naturelle. Il prône une approche non directive, où l'enfant est libre de développer ses propres intérêts et d'apprendre à travers l'expérience. Pour lui, la discipline entrave le développement naturel de l'enfant et doit être évitée.

Immanuel Kant, philosophe allemand du XVIII^e siècle, est l'une des figures majeures de la philosophie moderne. En ce qui concerne l'éducation, Kant insiste sur le rôle crucial de la discipline dans le processus éducatif. Selon lui, la discipline est nécessaire pour guider l'enfant vers l'autonomie morale, qui est le but ultime de l'éducation. Kant considère que l'être humain possède une liberté naturelle qui doit être canalisée et dirigée par des règles et des principes moraux pour éviter la "sauvagerie". Ainsi, il voit dans la discipline un moyen de former des individus capables de se gouverner eux-mêmes en connaissance de cause et de manière volontaire.

Kant rejette l'idée d'une éducation purement théorique, basée sur des principes abstraits déconnectés de la réalité. Il insiste sur l'importance d'une éducation pratique et concrète, ancrée dans les expériences et les interactions sociales de l'enfant. Pour Kant, l'éducation doit se concentrer sur le développement des capacités rationnelles de l'enfant et sur sa préparation à exercer sa liberté de manière responsable dans la société.

CONCLUSION :

Bien que Rousseau et Kant diffèrent sur les moyens d'atteindre l'éducation à la liberté, ils partagent une vision commune de la finalité de l'éducation : la formation de citoyens autonomes et moralement responsables. Leurs perspectives éducatives complémentaires soulignent l'importance d'une approche équilibrée, combinant la liberté de l'enfant avec la nécessité de la discipline pour favoriser un développement harmonieux.